

SETH GREENLAND



Un atelier à New York

**Des femmes d'avant-garde,
entre ambition et conviction**



New York, au début des années cinquante, est en passe de devenir la nouvelle capitale de l'art contemporain : les artistes du mouvement d'avant-garde mené par Jackson Pollock en sont convaincus. Et parmi eux, des femmes qui, dans le sillage de Joan Mitchell, sont bien décidées à se faire elles aussi un nom. Mais dans cette société patriarcale et conservatrice, difficile de tracer sa route au féminin sans retomber dans les vieux schémas de dépendance. C'est ce moment-là que Sasha, jeune artiste peintre ambitieuse, choisit pour débarquer à Manhattan. Prête à tout pour percer, elle n'a pas encore tous les codes, et ne sait pas dans quel monde concurrentiel et brutal elle est tombée...

SETH GREENLAND est né à New York. Après un diplôme en lettres et en cinéma, et quelques petits boulots, il devient scénariste, auteur dramatique et romancier. Il vit aujourd'hui entre New York et Los Angeles. Il est un auteur emblématique des éditions Liana Levi où sont publiés ses six romans précédents : *Mister Bones* (2005), *Un patron modèle* (2008), *Un bouddhiste en colère* (2011), *Et les regrets aussi* (2016), *Mécanique de la chute* (2019) et *Plan américain* (2024).

« Vous pouvez tout lire de Seth Greenland. » Nicolas Demorand, *France Inter*

« Seth Greenland est sans doute le meilleur héritier de Philip Roth. » *L'Express*

Seth Greenland

Un atelier à New York

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Adélaïde Pralon*



Liana Levi

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Mai 1951

Sasha Cross jette de brefs coups d'œil par-dessus son épaule pour voir si personne ne la suit. Le teint pâle, la silhouette élancée, ses cheveux noirs relevés à la hâte, elle foule à grandes enjambées la 86^e Rue dans une robe d'été confortable. Les épiciers allemands sont déjà en train de remballer leurs étals et une odeur du pain de seigle chaud se mêle aux gaz d'échappements d'un camion de livraison qui passe. Elle s'arrête devant le magasin d'électroménager Hirschfeld, boutique étroite coincée entre une boucherie casher et un serrurier. La vitrine modeste exhibe deux lampes de chevet, un aspirateur et un réfrigérateur compact Kelvinator sur lequel repose une réclame écrite à la main : *Idéal pour les jeunes mariés.*

Sasha traîne un peu, fait mine de s'éventer avec un journal plié qu'elle range ensuite dans sa sacoche de toile, puis pousse la porte. La clochette tinte. La boutique étriquée et poussiéreuse est encombrée de ventilateurs, de lave-vaisselle et de quelques téléviseurs aux images grésillantes en noir et blanc. Un adolescent assis derrière le comptoir dévore un numéro de *Captain Marvel*. Il ne lève pas les yeux.

Un ventilateur cassé ronronne faiblement dans un coin. Sasha parcourt les allées avec une lenteur forcée. En bas d'une étagère, elle repère une radio Philco bleu turquoise,

tapie entre un moule à gaufres et un percolateur. Elle jette un bref coup d'œil au gamin. Il lit toujours. Elle peut voir ses lèvres former les mots qu'il déchiffre.

Ses paumes sont moites. L'étiquette du prix de la radio est enroulée autour d'un des boutons: 6,50 \$. C'est l'équivalent de deux semaines de soupe en boîte ou encore un litre d'huile de lin, six trajets en métro et une bouteille de beaujolais. Elle s'accroupit, ajuste la bride de sa sandale. Son cœur s'emballer, mais son visage juvénile reste de marbre. D'un geste agile, elle glisse la radio dans sa sacoche, se lève et pivote vers la sortie comme si elle avait décidé de s'accorder un délai de réflexion. L'adolescent reste plongé dans son *Captain Marvel*.

Elle parcourt plusieurs centaines de mètres avant de reprendre son souffle. Elle bifurque dans une ruelle située derrière une boulangerie hongroise et remplit ses poumons de l'odeur de sucre caramélisé. Ce n'est pas la première fois qu'elle emprunte ce raccourci en allant au Carl Schurz Park. Quand il fait chaud l'après-midi, un ventilateur en métal bourdonne sur le rebord de la fenêtre. Elle l'a remarqué quelques jours plus tôt, avec son fil qui pendait le long du mur de brique. De loin, elle l'aperçoit qui trône au-dessus d'une caisse à lait rouillée. Rafistolé, branlant, il est toujours là, relié à une double prise. Elle sort la radio de son sac. Son boîtier de bakélite turquoise scintille dans la lumière vive de l'après-midi. Elle la branche. Pendant quelques secondes, des parasites. Puis la voix liquide de Nat King Cole: *They try to tell us we're too young*¹...

Elle s'adosse au mur de briques chaud, soupire et ferme ses yeux d'un bleu irréprochable. Pendant deux minutes et demie, la ville s'efface.

1. Litt. « Ils veulent nous dire qu'on est trop jeunes... » (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Elle loue un appartement meublé au troisième étage d'un brownstone¹ décrépit de la 89^e Rue, tout près de la Deuxième Avenue. Un trois-pièces sans ascenseur donnant sur l'arrière de l'immeuble, soit un dédale de cours remplies de fatras et un enchevêtrement de cordes à linge chargées de vêtements qui sèchent, mais le loyer de soixante dollars par mois qu'elle va partager avec sa colocataire, ancienne étudiante de Bennington comme elle, reste abordable. Malgré les canalisations qui fuient, les voisins qui crient et les cafards qui décampent dès qu'on allume les lumières, elle est heureuse d'avoir un toit au-dessus de sa tête et un endroit où travailler.

Elle a décoré l'intérieur de reproductions de tableaux de ses artistes préférés – O'Keefe et de Kooning –, de l'affiche encadrée d'une exposition sur les surréalistes, de photos en noir et blanc du Nouveau-Mexique, d'un bouquet de fleurs séchées planté dans une bouteille de lait et d'une feuille de papier scotchée au miroir fendu de la salle de bains sur laquelle on peut lire ces vers de Rilke tapés à la machine : *Laissez tout vous arriver : beauté et terreur. Continuez, aucun sentiment n'est définitif.*

Dans sa chambre, elle a installé un chevalet et disposé ses tubes de peinture, ses pinces et sa nouvelle radio sur une table pliante récupérée au milieu d'une pile de déchets, devant un atelier de réparation. Le salon sans fenêtre est aussi sombre qu'une grotte, mais les deux chambres orientées vers le sud reçoivent tous les jours la lumière directe du soleil pendant quelques heures. Quand Sasha s'arrête de peindre ou de dessiner, elle peut ainsi observer les subtiles variations de couleurs qui s'opèrent à mesure que les ombres glissent le long des murs vert menthe, écouter les

1. Immeuble de grès rouge construit au XIX^e siècle, typique de New York.

bruits lointains de la rue et se demander si venir vivre à New York n'était pas une énorme erreur.

La chaleur écrasante qui émane du bitume et des briques fait coller les vêtements à la peau. Les pare-brise et les pare-chocs chromés des taxis renvoient des éclats tranchants de lumière argentée. L'odeur rance des poubelles empuantit les rues les moins empruntées. Les tabloïdes étalent leurs gros titres à propos de la guerre de Corée ; tout le monde parle de Julius et Ethel Rosenberg, tout juste condamnés pour espionnage au profit de l'URSS, les auditions McCarthy envahissent les ondes, sa voix nasale de moustique transperce les crânes et tous ces éléments finissent par porter sur les nerfs de Sasha. Comme elle ne connaît quasiment personne à New York, c'est avec un immense soulagement qu'elle a accueilli sa colocataire.

June Fitzpatrick a joué les rôles principaux dans plusieurs spectacles universitaires et compte bien voir rapidement décoller sa carrière d'actrice. Elle connaît de longs passages d'Ibsen par cœur, mais surtout, elle a suivi des cours de sténographie et, grâce à un ami de la famille, obtenu un poste de secrétaire auprès d'un producteur de théâtre.

« Tu devrais prendre des cours de sténodactylo, conseillait-elle à Sasha.

– Quand j'aurai gagné le concours de Miss America », rétorque Sasha.

En économisant une partie de ce qu'elle a gagné grâce à divers boulots d'été (ouvreuse, serveuse, baby-sitter), Sasha s'est constitué un petit pécule qui aura fondu dans quelques mois. Elle n'a pas l'esprit pratique de June, aucune compétence administrative et nullement l'intention d'en acquérir. Un travail de bureau dévorerait les heures qu'elle réserve à sa peinture. Bon nombre de femmes diplômées se tournent naturellement vers l'enseignement, mais elle

n'a aucune prédilection pour les enfants ni pour les salles de classe. Il faut absolument qu'elle trouve du travail car, contrairement à son amie, elle n'a aucun filet de sécurité : elle est orpheline.

Pendant qu'elle avale un hot-dog sur un banc dans un parc, prend le métro ou répond à une offre d'emploi, des souvenirs de ses parents surgissent parfois – le jour où son père l'a emmenée voir Gene Kelly et Frank Sinatra dans *Escalade à Hollywood* au Roosevelt Theatre de Chicago, les parties de cartes avec sa mère sur la table de la cuisine accompagnées de thé et de biscuits au citron – mais elle les chasse de son esprit. Son chagrin est comme un front orange qui apparaît à l'horizon, libère sa foudre électrique et s'évapore aussitôt.

Elle ne s'est toujours pas habituée au terme « orpheline ». David Copperfield est un orphelin. Mais elle ? La fille d'un agent de change du Midwest et d'une danseuse russo-américaine qui a sacrifié sa carrière sur l'autel du mariage.

Sasha adorait son père et l'admiration sans borne qu'il lui portait. Il avait tenu à l'envoyer dans une école privée élitiste et progressiste. Le samedi, il l'emmenait à des cours de dessin et de danse où elle avait acquis une extraordinaire confiance en elle, une de ses qualités fondamentales aujourd'hui. Sa mort brutale d'une crise cardiaque alors qu'elle n'avait que quinze ans avait bouleversé son existence. Six ans plus tard, elle perdait sa mère.

Après avoir payé les factures et vendu la maison, elle avait été choquée d'apprendre qu'en raison de l'irresponsabilité financière de sa mère, il n'y avait pas d'héritage. Le problème ne lui avait pas paru insurmontable – elle ne s'intéressait pas à l'argent –, mais elle voyait depuis sa condition d'orpheline comme une succession de sauts périlleux solitaires au bord d'un abîme.

Tout aurait été tellement plus simple si elle avait eu un frère ou une sœur avec qui partager son sort. C'est aussi pour ça que la présence de June lui est d'un si grand réconfort, dans leur appartement comme dans la vie.

Un samedi, Sasha se lance dans une longue exploration de la ville. Elle visite plusieurs galeries d'art, croque au fusain un trio de jazz qui égaye Central Park et s'offre un thé glacé dans un café. En passant devant une épicerie sur le chemin du retour, son œil est attiré par un somptueux étalage de fruits, composition kaléidoscopique de rouges, de verts, de roses, de jaunes, de bleus et de violets qui chatoie sous le soleil déclinant. Pendant que le marchand est occupé à fourrer des grappes de raisin dans un sac en papier pour un client, elle glisse deux pommes juteuses dans sa sacoche sans interrompre sa marche.

En rentrant chez elle, elle découvre un téléviseur massif posé dans le salon comme un vaisseau spatial extraterrestre. June sort de sa chambre vêtue d'une robe à fleurs sans manches. Elle a les cheveux blonds coupés au carré, des yeux noisette auxquels rien n'échappe et un joli visage serein. Elle est en train d'attacher une boucle d'oreille.

« Tu penses quoi de la télévision ? »

– Je déteste », répond Sasha en allant se servir un verre d'eau au robinet de leur minuscule cuisine. Elle laisse reposer l'eau trouble avant de la boire.

« Au bureau, tout le monde dit que c'est l'avenir. »

Sasha croque dans une de ses pommes volées. « Rester assis sur son canapé à fixer cette boîte comme des zombies ? »

– Sois pas snob. Ils engagent plein d'acteurs à la télévision. Tu peux m'aider à la fermer ? demande-t-elle en montrant le dos de sa robe zippée. J'ai un rencard ce soir.

– Avec qui? demande Sasha en enfermant sa colocataire dans sa robe.

– Un metteur en scène. Il veut soi-disant me parler d'un rôle dans une pièce de Brecht.

– Tu crois qu'il veut coucher avec toi?

– Sûrement.

– Tu vas le faire?

– Seulement si j'estime qu'il est bon à marier.

– C'est quoi tes critères?

– S'il me file le rôle. »

June retourne dans sa chambre. « Ça marche, la peinture? » lance-t-elle par-dessus son épaule.

Sasha boit une gorgée d'eau et se laisse tomber dans le canapé. « Bof.

– Tu es une grande artiste, claironne June de loin. Tu devrais chercher du boulot dans la pub. Je suis sortie avec un type très intelligent qui s'appelle Jerry et qui travaille chez J. Walter Thompson. Je crois qu'ils embauchent des filles. »

La publicité? Ces photos mièvres sur papier brillant qui montrent des gens parfaits en train de vanter les mérites d'un lave-vaisselle? Ces voix suaves à la radio qui répètent aux pigeons d'aller claquer leur fric dans un détergent ou une mousse à raser? Superficiel, artificiel, grossier, ce milieu répugnant incarne tout ce que Sasha déteste. Entendre son amie lui conseiller d'aller se tailler une place dans ce monde lui fait craindre qu'elle n'ait pas du tout compris qui elle est.

Depuis la pièce d'à côté, June crie encore : « Tu veux que je parle de toi à Jerry? »

– Plutôt crever que de bosser dans la publicité. »

Sasha détourne les yeux de l'écran noir de la télévision pour les diriger vers sa chambre dont elle aperçoit l'intérieur par la porte entrouverte. Une toile inachevée attend sur le chevalet. Le mélange de formes géométriques et de

taches de couleurs n'a pour l'instant ni cohérence ni sens. À ce stade, elle ne sait pas ce qu'elle déteste le plus, le poste de télévision, le désastre de sa peinture ou sa colocataire insouciante.

June réapparaît, asperge de parfum ses poignets et son cou, puis prend la pose. « Mon maquillage ne fait pas trop kabuki? » Sasha lui promet qu'elle est très bien. « Sens », ordonne June en tendant le bras. Sasha renifle. « *Tabou*, ronronne June en imitant la voix chuintante des publicités, pour les femmes qui osent. Musqué, provocateur et abordable. » Elle éclate de rire et sort en tourbillonnant pour la soirée, laissant planer derrière elle un nuage de citron et de patchouli.

Les sentiments de Sasha oscillent entre affection irrépressible, légère rancœur et envie. Son amie semble flotter à travers l'existence comme un ballon d'hélium, sans s'encombrer d'aucun poids en dehors d'un lot inévitable de névroses bénignes et d'un occasionnel bouton d'acné. Ses deux parents vivent dans le Connecticut, encore un détail enviable, avec ses deux frères cadets – que Sasha n'apprécie pas particulièrement en tant qu'individus, mais dont elle jalouse l'existence théorique. Elle adore la télévision et rêverait d'y travailler. Elle sera sûrement mariée avant ses trente ans et s'installera à Westport, près de sa famille, avec ses enfants. Elle est faite pour la vie ordinaire.

Pour le dîner, Sasha se prépare des macarons au fromage et à la sauce tomate, ce qui fait encore grimper la température de l'appartement tropical. Elle essuie la sueur de son front et allume la radio. Même en poussant le volume du morceau de jazz effréné, elle entend le couple du dessous se disputer, comme toujours. Leurs voix dépitées ruissellent par la fenêtre ouverte – *Tu m'avais dit que tu avais payé le loyer! Tu m'as regardée droit dans les yeux et tu m'as dit que tu*

avais payé! Sasha écrase plusieurs cafards dans l'évier, puis fait couler l'eau pour envoyer leurs cadavres dans les égouts. Chaque jour, elle massacre un bataillon d'insectes et le lendemain, ils reviennent à la charge. June refuse de s'y coller, elle est trop délicate.

Sasha repense aux certitudes de June et s'interroge sur ses propres choix. Elle craint de se fourvoyer. Devrait-elle envisager de travailler dans la publicité? Ou partir vivre au Nouveau-Mexique, loin du monde de l'art et de ses conventions, chercher l'inspiration dans les *mesas* et les promontoires rocheux, les variations infinies de couleurs, la voûte céruleenne du ciel et le silence, le silence total? La recette a plutôt bien fonctionné pour Georgia O'Keefe.

En tant que peintre, Sasha se compare, non pas à ses contemporains, mais aux artistes dont elle admire les œuvres dans les musées. Elle se reproche elle-même son arrogance en imaginant qu'elle pourrait un jour rivaliser avec eux. Depuis son arrivée à New York deux semaines plus tôt, elle n'a pas réussi à peindre une seule toile qui lui plaise. Il y a quelques mois pourtant, elle s'était sentie prête à accomplir de grandes choses quand, un matin ébloui de février, à l'université de Bennington, elle avait rencontré le critique Leo Dunbar.

« Cet artiste autrefois génial est devenu un vulgaire marchand de babioles », s'indigne Dunbar devant une salle de classe remplie d'étudiants captivés pour parler des récentes explorations de Picasso dans le domaine de la céramique. Sa voix est puissante et ses manières tiennent autant du dandy que du voyou. Le superbe dôme de son large front luit sous les plafonniers tandis qu'il scrute son auditoire derrière ses lunettes en écaille. À quarante et un ans, il n'a plus la fraîcheur de la jeunesse, mais sa vivacité d'esprit et

l'assurance avec laquelle il en fait la démonstration attisent infailliblement les phéromones de certaines jeunes femmes à la fibre artistique. Vêtu d'un pantalon large et d'un pull-over, il parcourt la pièce avec l'aisance innée d'un showman. D'un rythme percutant, il déclare :

« Quiconque s'intéresse à l'avancée de l'art (tout le monde ici, j'imagine) doit une reconnaissance éternelle à Picasso pour nous avoir apporté le cubisme et si la période bleue vous laisse de marbre, je ne sais pas quoi vous dire à part peut-être, mettez-vous au golf. Mais aujourd'hui, c'est important de le signaler, nous assistons à une marchandisation de l'art à un degré qui, enfin, ça n'est pas nouveau – je veux dire, c'est ce qu'ont fait les Médicis quand ils ont engagé Botticelli pour décorer leur palais – mais le phénomène se développe à une vitesse sincèrement alarmante. Et les expressionnistes abstraits apparaissent comme une réponse à ce simulacre. Pourquoi leurs œuvres sont-elles aussi percutantes ? Parce qu'elles vous flanquent une énorme claque. Une œuvre d'art n'est pas l'équivalent esthétique d'un pantalon. Vous me direz, le pantalon remplit une fonction pratique. Alors permettez-moi de vous poser cette question : quelle est la fonction de l'art ? »

Mues par une passion profonde pour leur sujet, les mains gracieuses de l'orateur sculptent l'air comme deux danseuses virevoltantes en même temps que les opinions, les théories, les faits et les apartés cinglants fusent dans tous les sens. Dunbar compare la toile du peintre contemporain à un ring de boxe, siège d'un combat épique entre vieilles notions décrépites et nouveaux concepts luttant pour venir au monde. À une époque désormais révolue, l'artiste était un être souffreteux, un esthète maniéré. Aujourd'hui, l'artiste américain est un guerrier résolu à faire table rase du passé.

« L'art, comme l'histoire, obéit à une logique dialectique : chaque mouvement nie les limitations du précédent et tend vers une plus grande pureté. »

Les étudiants captivés griffonnent frénétiquement les pages de leurs cahiers.

Sasha ne prend pas de notes. Un morceau de fusain entre les doigts, elle dessine l'homme à son pupitre. Ses phalanges noircissent à mesure que sa tête va et vient de son sujet à son carnet de croquis, qu'elle souligne un trait, hachure ou estompe une ombre de la pulpe de son index.

Au milieu du troupeau d'étudiants qui encerclent le visiteur à l'issue de sa conférence, Sasha lui tend son dessin. L'exécution démontre un talent évident, elle a su reproduire les nuances subtiles des traits de son visage. Dunbar lui demande son nom, elle se présente.

« Je peux le garder ? »

– C'est l'idée. »

Il glisse le portrait dans une serviette au cuir élimé et avant qu'elle ait le temps d'ajouter un mot – Quoi ? *Souvenez-vous de moi ?* – il est entraîné vers un déjeuner avec des membres de la faculté.

En fin d'après-midi, sept étudiants en peinture, dont Sasha, suivent le critique d'atelier en atelier afin qu'il puisse évaluer leur travail. Il déclare au groupe de novices : « Vous prenez des décisions sans vous laisser le temps de les remettre en question. C'est dangereux. » Ou : « Je sens vos influences, mais dites-moi contre quoi vous luttez. » Et : « Tout est parfaitement à sa place. Et je vous assure que ça n'est pas un compliment. » Les réactions vont de l'acceptation stoïque à la rage mal contenue en passant par toutes sortes de regards exaspérés, mais personne ne bronche parce que la première règle de la séance critique est que l'artiste se doit de la subir en silence.

Sasha est la dernière à se soumettre au regard de l'expert. Le jour est en train de tomber quand il pénètre dans son atelier, traînant dans son sillage un cortège de jeunes peintres à différents degrés de détresse émotionnelle.

« Alors... dit l'homme avant de marquer une pause théâtrale. Mademoiselle Cross.

– Monsieur Dunbar, dit-elle en parodiant son inflexion de voix sans déclencher chez lui d'autre réaction qu'un amusement à peine visible.

– Qu'avez-vous à me montrer ? »

Elle a prévu de lui présenter deux tableaux. Elle pose le premier sur son chevalet. Il s'agit d'une petite peinture abstraite : deux cercles aux tons profonds de bleu, de marron et de noir, qui s'entrecroisent et se fondent dans ce qui pourrait faire penser à...

« Des planètes ? propose Dunbar à la cantonade.

– Des biscuits, répond Sasha.

– Des biscuits ? répète-t-il d'un ton facétieux. Vraiment ?

– J'avais une boîte de biscuits dans l'atelier, je me suis inspirée de leur forme. »

Il examine le tableau pendant quelques instants avant de remarquer : « Ils manquent un peu de cuisson. » Les étudiants rient avec complaisance, Sasha peine à garder son calme. « Excusez-moi, la plaisanterie est de mauvais goût », reconnaît-il. Cette concession le rend moins intimidant. « Et votre toile est... pas mal. Mais j'aimerais que vous cherchiez comment exprimer ce qui se passe là-dedans, ajoute-t-il en montrant le cœur de la jeune femme, et non ici ou là. » D'un ample geste du bras, il embrasse la fenêtre, les arbres squelettiques découpés contre le ciel ardoise, le vaste monde et tout ce qu'il contient. Pendant que les étudiants méditent avec plus ou moins de révérence sur cet enseignement, Sasha bouillonne, furieuse de n'avoir pas su produire une œuvre

incontestable. Elle retire le premier tableau et le remplace par le second.

Dunbar l'étudie longuement – Sasha l'a intitulé *Folle rivière Glen*. Il s'agit encore d'une peinture abstraite inspirée de ce qui l'entoure. Elle guette sa réaction avec angoisse. Ses camarades retiennent leur souffle. Dunbar remonte ses lunettes et plisse les yeux devant la toile.

« C'est... assez bien, conclut-il. Un peu vert, mais prometteur. »

Sasha se sent temporairement soulagée, elle sait qu'il ne distribue pas les compliments à la légère. Elle pense encore à son jugement lapidaire sur sa première toile quand elle voit ses lèvres se retrousser pour esquisser l'ébauche d'un sourire. Il prend déjà congé des étudiants en leur faisant comprendre d'un hochement de tête qu'il a assez parlé pour la journée et qu'il n'est pas question de le suivre.

Dès qu'il sort de la pièce, Sasha attrape un couteau à peindre et, le serrant de toutes ses forces, plonge la lame dans la première toile réprouvée – frappe et frappe encore, lacère de haut en bas, de bas en haut et en travers, massacrant le tableau qu'elle avait si laborieusement créé.

Ses camarades regardent la scène bouche bée, trop sonnés pour parler. Mais Sasha ne voit pas d'alternative. Mieux vaut détruire cette horreur plutôt que la laisser reposer dans un coin comme un rappel constant de son échec. Bien sûr, elle ne dit pas tout ça. Elle ne dit rien.

De fins rubans de toile peinte pendent du cadre mis à nu. Les étudiants la regardent toujours d'un air pantois, sidérés par la rapidité avec laquelle elle a intégré le commentaire de Dunbar et par la réaction sauvage qu'il a provoquée. Tous ces enfants issus de milieux privilégiés ont appris à croire dès leur plus jeune âge que leur point de vue avait de l'importance.

Le couteau scintille encore dans sa main. Deux étudiantes reculent comme si elles craignaient que leur camarade déverse à présent sa colère sur elles. Mais elle a fini.

« Il avait raison, conclut seulement Sasha. C'était de la merde. »

La glacière fatiguée transpire dans un coin. À l'intérieur, le bloc de glace a déjà fondu de moitié. Des bouteilles s'entrechoquent quand Sasha les pousse pour faire de la place au reste de macaronis. Elle se rend compte qu'elle tient le plat plus fermement que nécessaire. En dessous, les voisins se disputent toujours au sujet du loyer. Agacée par leurs bruyantes prises de bec et opprimée par la chaleur suffocante de l'appartement, elle décide d'aller faire un tour. Dans la Troisième Avenue animée, elle passe devant un couple qui pousse un landau et un marin qui tient par la taille une femme beaucoup plus grande que lui à l'accent étranger. Alors qu'elle erre dans la nuit caniculaire, elle repense à Leo Dunbar. Elle admire son érudition, son assurance, son style. Elle l'a trouvé spirituel et, bien qu'il ne possède pas le charme de Cary Grant, l'intérêt profond qu'il porte à ce qui compte le plus pour elle le rend indéniablement attirant. Serait-il possible qu'ils se recroisent un jour en ville ? Les chances sont faibles. Mais elle pourrait le chercher.

Devant un kiosque à journaux, entre des piles ficelées de *Herald Tribune* et de *Daily Mirror* et un tas de *Life* affichant en couverture un portrait de Judy Garland, Sasha repère le dernier numéro de *New Paradigm*, le magazine pour lequel Dunbar écrit. Elle l'ouvre et en bas de l'ours, trouve l'adresse des bureaux de la rédaction. Un si fervent admirateur de l'expressionnisme abstrait ne peut qu'approuver la spontanéité, se dit-elle.

Le lendemain, elle se douche, se maquille et enfile une robe d'été mi-longue sans manches qui met en valeur les courbes gracieuses de ses bras. Un peu avant midi, elle arrive devant un immeuble de bureaux, à l'est de Manhattan. Elle a choisi cette heure précise dans l'espoir que Dunbar, s'il n'a pas d'autres engagements, l'invite à déjeuner. Une autre aurait écrit une lettre : *Cher Monsieur Dunbar, j'étais ravie de vous rencontrer blablabla*. Ennui mortel.

Après avoir rassemblé son courage, elle entre dans le hall et constate que l'ascenseur est en panne. Sa robe trempée de sueur lui colle au dos. En haut des escaliers, elle s'engage dans un couloir miteux bordé de portes affichant des noms d'entreprises variées et repère celle du magazine, en verre dépoli. Elle sort un miroir de poche, jette un rapide coup d'œil à son reflet. Se trouvant présentable, elle entre.

Une jeune femme éthérée est assise à l'accueil devant un mur tapissé de couvertures de magazines encadrées. Elle est plongée dans la lecture de *Vers le Phare* de Virginia Woolf. Derrière elle, une porte mène vraisemblablement aux bureaux de la rédaction. Elle lève les yeux, étonnée d'avoir de la visite.

« *La grande révélation n'était jamais arrivée*, dit Sasha. *En fait, la grande révélation n'arrivait peut-être jamais*¹.

– Comment ?

– C'est dans le roman que vous lisez. »

Virginia Woolf est une des idoles de Sasha, elle espérait créer ainsi une complicité, si brève soit-elle, avec la réceptionniste, mais celle-ci se contente de regarder le livre d'un air interloqué. « J'en suis pas encore là, répond-elle d'une voix désincarnée.

1. *Vers le Phare* de Virginia Woolf, trad. Françoise Pellan, Gallimard, Folio Classique, 1996.

– J’espère que je ne vous ai pas gâché le plaisir.» La réceptionniste ne dit rien. Elle aimerait poursuivre sa lecture. «Je cherche monsieur Dunbar», explique Sasha. La femme prend son nom et disparaît dans les profondeurs des locaux. Quelques instants plus tard, elle revient et annonce : « Dernière porte à droite. »

Dans le couloir, un petit homme en bras de chemise, un crayon entre les dents et un manuscrit à la main, passe devant elle sans la voir. La porte de Dunbar est entrouverte. Sasha hésite avant de frapper, n’ose pas jeter un œil de peur de paraître indiscreète. Elle l’entend dire : « Ce soir, donc. Je te retrouverai devant le théâtre. » Elle toque doucement. « Oui ? » fait-il. Elle avance d’un pas. Les lunettes baissées sur le nez, il lève les yeux en reposant le téléphone sur son support. Dans un coin, un ventilateur oscille paresseusement d’un côté et de l’autre, brassant plus de feuilles volantes que d’air frais. Dunbar a d’ailleurs renoncé à sa veste.

Il la dévisage un instant. « Bennington ?

– Sasha, confirme-t-elle en hochant la tête.

– Bien sûr. » Il se lève et lui fait signe d’entrer. La pièce fleurit bon le café et la cigarette. Des rangées de livres occupent un mur entier. Sur le bureau, un amoncellement de pages imprimées.

« Je viens d’emménager en ville, commence-t-elle. Je voulais vous écrire, mais... J’aurais sûrement mieux fait de vous écrire.

– Pas du tout. » Il l’invite à s’asseoir. « Je vous en prie. Vous tombez bien, j’avais besoin d’une pause. »

Elle s’installe en face de lui sur le bord d’un fauteuil en bois, puis recule très doucement en tirant sur le bas de sa robe. Il attend qu’elle prenne la parole. Elle observe le décor.

« Alors, c’est ça *New Paradigm*, laisse-t-elle échapper.

– Bienvenue dans le cœur battant de la révolution. »

Ne sachant pas si le ton est ironique, vantard ou les deux, elle poursuit : « Je voulais vous remercier pour ce que vous avez dit. À propos de mes travaux d'étude. »

Dunbar la regarde un peu plus attentivement. « J'ai tendance à distribuer les compliments avec parcimonie.

– Je n'en doute pas, reconnaît-elle. Mais vous êtes venu dans mon atelier et vous avez pris le temps d'examiner mes toiles, c'est déjà beaucoup.

– Je considère que ça fait partie de mon travail », répond-il en haussant les épaules.

Comme il n'ajoute rien, elle fouille dans son sac à main et en sort un mouchoir qu'elle déplie pour dévoiler un petit objet de forme irrégulière aux taches brunes et ocre. « C'est du bois pétrifié, explique-t-elle. Je l'ai rapporté d'un séjour au Nouveau-Mexique avec ma famille. »

Il prend délicatement le cadeau qu'elle lui tend. Alors qu'il l'examine sous tous les angles de son œil aiguisé, Sasha se retient de le dévisager.

« Étrange, s'étonne-t-il en passant son pouce sur la surface inégale.

– Peut-être qu'il vous portera chance. »

Elle ne croit pas vraiment à la chance et bien que, sur le moment, ce commentaire lui ait semblé approprié, elle regrette déjà de l'avoir prononcé. Dunbar pose le morceau de bois à côté d'une balle de baseball qui lui sert de presse-papiers.

« Il vous a porté chance à vous ?

– Je suis dans votre bureau. »

Les lèvres de Dunbar amorcent un sourire. Elle se demande si elle est allée trop loin, s'en veut d'avoir parlé de chance, comme si elle était venue lui offrir une patte de lapin. Elle prend une longue inspiration.

Il se penche en arrière dans son fauteuil pour mieux la contempler. « Comment trouvez-vous la vie à New York ? »

Sasha soupire. « Je remarque que c'est une ville qui ne se laisse pas facilement aimer.

– Que faites-vous de vos journées ?

– Je cherche du travail. » Il la regarde avec curiosité. « Un mi-temps pour pouvoir faire au moins semblant d'être une artiste.

– Vous avez des compétences ? »

Elle sourit faiblement. « L'enthousiasme, ça compte ?

– Je peux vous recommander, propose-t-il. Je connais quelqu'un au musée d'art moderne.

– Vraiment ? » Pour elle, le MoMA est le centre du monde.

« Ne vous emballez pas trop vite, ce serait pour travailler à la boutique cadeaux. J'ai des contacts dans les autres départements, mais ils ne vous embaucheront jamais. Ça n'a rien de glamour, néanmoins l'endroit est propre et vous pourrez vous gaver de modernisme.

– Vous me sauvez la vie.

– Avec plaisir », dit-il.

Il note un nom et un numéro de téléphone sur un morceau de papier en lui disant d'appeler de sa part. Ne voulant pas s'imposer, elle se lève et le remercie encore une fois. Il balaie ses effusions d'un revers de la main.

« Je suis toujours content d'aider les gens qui ont du talent. »

Prononcée d'un air détaché, cette validation donne à Sasha le sentiment d'avoir accompli quelque chose. Elle n'arrive pas à partir.

« Un conseil de sage avant que je m'en aille ? »

Il hoche la tête.

« Ne demandez pas la permission. Faites ce que vous voulez.

– Je m'en souviendrai. »

Sur le pas de la porte, elle se retourne. Il s'est déjà remis au travail, mais relève la tête en s'apercevant qu'elle est toujours là.

« Le bois pétrifié, c'est qu'un morceau de bois, rectifie-t-elle. Il ne m'a jamais porté chance.

– Merci pour cette précision. Et dire que je comptais l'emporter avec moi à l'hippodrome cet après-midi.

– Je préférerais vous prévenir.

– La chance, c'est pour les imbéciles. »

Elle acquiesce vivement. Pour un homme si fêru de théorie, il ne mâche pas ses mots.

Elle est déjà dans le couloir.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *The Mid-Century Moderns*

Copyright © 2026 by Seth Greenland

© 2026, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © K_E_N/iStock

Cette édition électronique du livre *Un atelier à New York* de Seth Greenland
a été réalisée en septembre 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-1312-1)

ISBN ePDF : 979-10-349-1314-5